

SANDRA
MARTINEAU



*Changer
de ciel
pour mieux
voir les
étoiles*



SANDRA MARTINEAU

CHANGER DE CIEL POUR MIEUX VOIR LES ÉTOILES

Chloé Édouard, vingt-neuf ans, est tout ce qu'il y a de plus parisienne : romancière à succès, elle est de toutes les soirées mondaines et ne peut imaginer sa vie ailleurs. Jusqu'au jour où elle apprend que sa grand-mère, qu'elle croyait morte depuis longtemps, vient de lui léguer une maison dans le petit village de Maintenant.

Sous le choc, Chloé décide de prendre la route, avec l'espoir de trouver dans la campagne sarthoise l'inspiration qui lui fait défaut. Mais tous ne voient pas d'un bon œil l'arrivée de cette citadine inconnue qui vient perturber leur tranquillité. De rencontres en confidences, Chloé comprend que cet endroit pourrait bien être la clé de son histoire familiale...

Avec humour et tendresse, Sandra Martineau nous offre un roman touchant, porté par des personnages extrêmement attachants.

« Une ode à la tolérance. Pétillant et plein d'humour, ce doux roman qui invite au respect des différences met du baume au cœur. »

Maxi

Née à Saint-Brieuc d'une mère ch'ti et d'un père zairois, **Sandra Martineau** a quitté sa Bretagne natale pour s'installer dans la Sarthe. De son métissage et de sa jeunesse dans une cité des Côtes-d'Armor, elle a tiré une grande ouverture d'esprit et une empathie que l'on retrouve dans ses romans.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-213-3



9 782385 292133

8,90 euros

Prix TTC France

Rayon :

Littérature française



www.editionscharlestown.fr

© XO Éditions, 2022

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2024
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-213-3

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Sandra Martineau

CHANGER DE CIEL POUR
MIEUX VOIR LES ÉTOILES

Roman

XO
EDITIONS

Où que tu ailles, c'est toi que tu retrouves.

« **V**ous héritez de votre grand-mère une maison dans le sud de la Sarthe. »
Depuis que j'ai quitté l'office notarial ce matin, cette phrase tourne en boucle dans ma tête. Je pensais être de nouveau convoquée pour la succession de ma mère, mais j'ai compris que l'histoire se compliquait quand le notaire a prononcé le mot « grand-mère ».

Jusqu'à aujourd'hui, mon arbre généalogique se résumait à un ascendant : ma mère, Emmanuelle Édouard. J'ignore l'identité de mon père, je n'ai pas rencontré mes grands-parents maternels, et je n'ai pas connaissance d'oncles, de tantes ou de cousins, même éloignés. De toute évidence, Élisabeth Édouard, dont je découvre l'existence, était ma grand-mère. Celle que, toute ma vie, j'ai crue morte. C'était donc un mensonge, que ma mère a soigneusement entretenu durant de longues années, avant d'emporter le secret dans sa tombe.

Installée sur mon canapé, je n'ose plus toucher au dossier notarial que j'ai posé sur la table basse. Je n'ai pas hérité d'un compte en banque confortable, mais d'une maison. Dans le sud de la Sarthe, qui plus est. La Sarthe, ce n'est pas si loin de Paris. Pourtant, j'ai l'impression que c'est à l'autre bout du monde.

Que faire de cette baraque ? La vendre, sans doute. D'autant que le peu d'économies qu'il me reste ne suffira pas à couvrir les frais de succession. Le notaire m'a précisé la superficie de la bâtisse : cent vingt mètres carrés sur deux niveaux, plus une cave, soit quatre fois la taille de mon appartement parisien. Mais le trip « maison de campagne » ne me fait pas fantasmer plus que ça. D'autres rêveraient de posséder une résidence secondaire dans laquelle ils pourraient passer leurs week-ends ou leurs vacances loin de la capitale, moi je n'aspire qu'au confort du centre-ville. À Paris, je peux organiser ma vie d'écrivain célibataire comme je l'entends : lundi et jeudi aquabike, mardi yoga, mercredi et vendredi cours de dessin, et dimanche midi un brunch avec ma meilleure amie Marion. Pas sûre de trouver autant d'animation dans le village de... Comment s'appelle-t-il déjà ? Maintenant ! Il fallait l'inventer, celui-là.

J'attrape mon portable et clique sur Google Earth, histoire de voir à quoi ressemble cette maison pour laquelle une dizaine d'habitants ont fait une offre d'achat. Mais, en zoomant, je n'obtiens que des champs. Pour en savoir plus, pas d'autre choix que de me déplacer.

Une petite voix m'interdit de me poser plus de questions et m'ordonne de vendre immédiatement,

tandis qu'une deuxième me conseille de prendre le temps de la réflexion : j'hérite de ce bien et je ne peux le dilapider à la va-vite sous prétexte que je n'ai pas envie de mettre les pieds à la campagne. Pendant que ces deux voix se chamaillent, la sonnette de la porte d'entrée retentit. Je n'attends personne, et encore moins quelqu'un qui aurait le code d'accès à l'immeuble.

Un coup d'œil dans le judas et je découvre un livreur, qui tient un carton d'emballage à la main.

— C'est pour quoi ? demandé-je en ouvrant.

— Bonsoir, j'apporte une pizza quatre fromages.

— Ça sent bon, mais j'ai bien peur de n'avoir rien commandé du tout.

L'homme fronce les sourcils.

— Vous êtes Chloé Édouard ?

— Euh, oui...

— OK, c'est bien ici alors, et c'est déjà réglé !

La livraison inopinée de cette pizza m'intrigue, mais à la pensée du néant qui remplit mon frigo, j'opte pour un repli stratégique.

— Je la prends, merci.

Le coursier me tend aussitôt un papier et m'indique où signer. Comme je m'approche de lui, la situation s'éclaircit.

Agnès Lhermitte, mon éditrice, s'est planquée dans un coin et me regarde, un sourire pincé figé sur les lèvres. Sa présence ici ne présage rien de bon. Elle n'est pas venue jusqu'à mon domicile, perchée sur dix centimètres de talons, maquillée comme une star et sanglée dans un tailleur de grand couturier, juste pour s'assurer que je ne me laisse pas mourir de faim.

Elle congédie le livreur d'un « merci, mon brave », attrape le carton à pizza et, de la main, me pousse

à rentrer dans mon appartement, qu'elle examine d'un air hautain. Faute de trouver un espace suffisamment dégagé à son goût, elle pose l'emballage sur le sol.

— Ma chérie, ma chérie, mais qu'est-ce qui t'arrive ? Tu ne réponds pas à mes appels !

J'aurais dû me douter que, après avoir saturé ma messagerie téléphonique, elle tenterait de me voir en personne.

Pas le temps d'en placer une. Elle reprend :

— C'est quoi, cette petite mine ? Il s'est passé quelque chose ?

Elle s'assoit sur le canapé qu'elle tapote pour m'inviter à la rejoindre. Ses traits se creusent sous l'expression d'une inquiétude sincère.

— Pourquoi es-tu habillée tout en noir ? Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! répète-t-elle en prenant des intonations catastrophées.

— Euh...

— Ne dis rien ! Tu as perdu quelqu'un ? Oh ! je suis tellement désolée, ma chérie. Je m'explique mieux ton silence maintenant. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ?

Il me faut quelques secondes pour comprendre qu'elle me croit en deuil. Je dois avouer que, à peine coiffée, et vêtue d'une tunique et d'un pantalon noirs qui me servent de pyjama, je suis loin de la version haute en couleur et chignon serré sous laquelle je me montre habituellement. Parce que je dois assurer : Agnès est non seulement une éditrice hors pair, mais aussi le parfait coach mode, bien-être et cosmétique. Un bouton sur le visage ? Cure détox de légumes verts. Le cheveu rebelle ? Bain d'huile hydratant. Mauvais sommeil ? Réorientation des meubles

de la chambre. Agnès est la reine de la libération des énergies créatrices, un véritable gourou qui a su embrigader toute son équipe dans ses extravagances.

— Ce n'est pas trop dur ?

Comme je ne réponds pas, une expression désolée parcourt son visage. Je prends alors conscience que je peux exploiter cette situation à mon avantage. J'arrache un Kleenex de la boîte posée sur la table basse et me mouche bruyamment.

— Pleure, ça fait du bien de pleurer, me murmure-t-elle en me prenant dans ses bras.

Si je lui racontais les derniers événements, elle ne pourrait refuser de m'accorder un délai supplémentaire pour mon prochain manuscrit. Je ne perds rien à jouer un peu la comédie pour tenter de prolonger mon sursis.

— C'est ma grand-mère. Elle est morte il y a trois semaines, et je sors de chez le notaire.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit ? Je ne suis pas un monstre, j'aurais compris que tu avais besoin de temps pour te remettre de cette perte...

— Oui, je sais bien, mais je ne m'en suis pas sentie capable. Trop de souvenirs, dis-je en baissant le ton.

Et l'oscar de la meilleure actrice est décerné à... Chloé Édouard ! Mais non, c'est Agnès qui rafle la statuette. Un mouchoir en tissu à la main, elle s'évertue à éponger les coins de ses yeux aussi secs que le désert californien.

J'enclenche la seconde et relance la discussion.

— Quand ma mère est morte, ma grand-mère a été très présente et...

— Tu ne m'en as jamais parlé, ma chérie ! J'aurais été ravie de la rencontrer.

Tandis que je mets ma bouilloire en route, je me tourne vers Agnès et me retiens de rire en découvrant son regard de chien battu.

— Et moi donc. Tu veux boire quelque chose de chaud ? Je suis frigorifiée.

— Non, merci. Je ne vais pas tarder, j'ai un dîner d'affaires.

— Un samedi soir ?

— Les affaires n'attendent pas, ma chérie. D'ailleurs, serait-il possible de lire l'ébauche de ton roman ?

Le sursis aura été de courte durée.

Casse-toi ! m'implore ma deuxième voix intérieure. *Prends de la distance, toute cette pression nuit à ta créativité !* Elle n'a pas tort. M'éloigner d'ici me permettra peut-être de réamorcer la pompe à écriture.

De toute façon, il faut que je règle cette histoire de maison. Alors, en toute logique, je réponds à mon éditrice :

— Cette mort m'affecte beaucoup...

— Bien sûr, mais Ludivine Morel et Josie Ferguson viennent de passer devant toi en chiffres de ventes. Sans compter que le nouveau roman de Cynthia Desrués est qualifié de « pépite » par les blogueurs. Le but du jeu est de ne pas se faire oublier.

Merci Agnès, la pression redescend d'un coup ! Sept sur l'échelle de Richter, je me sens beaucoup mieux.

— Excuse-moi, ma chérie, se reprend-elle. Je suis trop dure avec toi. Tes lecteurs et lectrices t'adorent. Ils t'attendent et t'attendront. Ne te fais quand même pas trop désirer !

Elle se lève et passe une main sur sa jupe, comme pour effacer des plis fantômes.

— J'ai une réunion jeudi avec Vincent et l'équipe. Auras-tu quelque chose à nous faire lire d'ici là ?

Elle ne lâche rien ! Et voilà que Vincent entre dans la partie. Vincent, le porte-parole, l'expert journalistes et communication, l'attaché de presse le plus efficace que je connaisse. Une perle dans le milieu. Je sais qu'il attend avec impatience mon prochain manuscrit.

Un timide « Dans un mois » s'échappe de ma bouche.

Trente jours, c'est de la folie ! Beaucoup trop court ! Pourquoi ai-je dit ça ?

L'air songeur, Agnès hoche la tête, avant de se diriger vers la porte. La main sur la poignée, elle se retourne et plante son regard dans le mien.

— Ma petite Chloé, sois sincère avec toi-même et prends soin de toi ! Fais-moi aussi le plaisir de ranger ton appartement. Tu ne peux pas avoir les idées claires avec un bordel pareil.

Et elle tourne les talons pour sortir, me laissant les yeux écarquillés.

Peau de vache !

2

Je réfléchis aux paroles d'Agnès : « Sois sincère avec toi-même. » Que dois-je comprendre ? En ce qui concerne ma conception du rangement, je ne peux que donner raison à mon éditrice. J'ai laissé le chaos envahir l'unique endroit où je me sens parfaitement à ma place et je traîne dans un désordre sans nom.

Enfin, si – le cyclone qui a dévasté ma vie sentimentale, le restant de ma dignité ainsi que mon compte épargne en porte un, de nom : Luigi. Un hymne à l'amour à lui tout seul. Grand, musclé, beau comme un dieu, le sourire ravageur de l'Italien sûr de lui. Déjà deux mois qu'il m'a plaquée après un semestre d'une histoire passionnelle, et je n'ai pas encore fait le deuil de cette relation. Un matin, il a franchi la porte, sa valise à la main, en m'annonçant que les choses n'étaient pas si simples, que j'étais trop imprévisible, toujours là où on ne m'attendait pas. Il avait besoin d'une pause pour faire un point

sur sa vie. J'étais une fille merveilleuse, le problème ne pouvait venir que de lui.

Sous le choc, je n'ai pas pensé à lui demander ce qu'il advenait de l'argent que je lui avais prêté. Il était censé créer une entreprise de vêtements de sport connectés, qui n'a jamais vu le jour. Et bien entendu, comme j'étais trop merveilleuse pour être méfiante, trop merveilleuse pour lui faire signer une reconnaissance de dette, il m'a entubée comme une bleue. Ces six mois d'idylle m'ont coûté les droits d'auteur de quatre romans. Sans compter que je suis passée pour une idiote au commissariat, où j'ai voulu déposer une plainte pour escroquerie. Quelle escroquerie ? Je ne pouvais rien prouver. Mes économies à six chiffres se sont évanouies, mais je ne peux penser à lui sans que mon bas-ventre ne s'échauffe.

Ce salopard m'a déclenché des orgasmes que je n'aurais jamais imaginé connaître. J'éprouvais aussi une certaine fierté à me promener à son bras. Pour épater les chroniqueuses, les journalistes et autres personnalités évoluant dans cet univers, je l'exhibais à mes soirées littéraires. Beau gosse, gentleman, cultivé et drôle, Luigi avait un charme irrésistible. Tout le monde y succombait, et surtout moi. Flattée qu'il m'ait choisie, je répondais au moindre de ses désirs.

Je balaie les souvenirs qui remontent en cascade. Il est grand temps que je me débarrasse de ses affaires. Mais avant de me lancer, un coup de fil à ma meilleure amie s'impose.

— Salut, ma caille ! Ça va ? Et la petite puce ?

— Salut toi ! Tout le monde va bien. Même Antonio, puisque tu le demandes, ricane Marion.

Ah ! Antonio, son cher et tendre. Un autre Italien... L'éternel rival qui a considérablement réduit l'espace-temps que j'occupe dans l'agenda de Marion. Le fameux mari jaloux de notre complicité. Ce type ne peut pas imaginer que je suis juste une « loseuse » de l'amour et s'est persuadé que je suis lesbienne. À chacune de nos rares retrouvailles, il asticote sa femme pour déceler un éventuel rapprochement physique suspect.

— Y a un souci pour que tu m'appelles un samedi soir ?

Oups ! Encore une règle qu'Antonio a instaurée après leur mariage : pas d'appels le samedi après 19 heures pour éviter que la soirée termine en bavardages de filles.

— T'as du monde ?

— Oui, mais c'est pas grave !

— Ah, désolée.

— Non, t'inquiète !

— J'ai quelques affaires dont je voudrais me débarrasser. Est-ce que ça peut t'intéresser pour tes assos ?

— Ça te prend comme ça ? Il s'est passé quelque chose ?

— Ma grand-mère est morte.

Il y a un blanc, puis Marion réagit :

— Mais elle n'était pas morte avant ta naissance ?

— Bah, apparemment pas. Ma mère m'a menti pendant vingt-neuf ans.

— OK, faut qu'on cause ! Ne touche à rien. J'arrive avec des cartons !

— Je croyais que tu avais des invités ce soir ?

— Oui, des copains d'Antonio. Ils regardent le match de foot, ils ne remarqueront même pas que je suis partie.

— Et la petite ?

— Elle dort. Je vais coller le babyphone à son père et il va gérer.

Trois heures et deux mojitos plus tard, Marion et moi avons rempli six cartons à ras bord. J'en ai profité pour faire du tri dans mes souvenirs et mes fringues. Agnès disait vrai : j'ai l'impression d'avoir maintenant les idées plus claires. Je sais qu'avant de prendre la moindre décision, je dois découvrir la maison de ma grand-mère.

Le concept « Chloé à la campagne » amuse beaucoup mon amie. En même temps, elle me connaît par cœur. Déjà douze ans que nous nous sommes rencontrées au lycée, et pas la moindre ombre au tableau. Pourtant tout nous opposait, physiquement et psychologiquement. Elle est aussi blonde que je suis châtain, ses yeux bleu clair rivalisent avec ceux de Line Renaud alors que les miens sont tristement couleur noisette, sauf quand ils sont irrités au point d'être rouges à la sortie de la piscine. Elle est aussi dynamique qu'une équipe de handballeuses alors que j'ai l'énergie d'un poulpe. Elle a un si grand cœur, elle défend toujours la veuve et l'orphelin, quand j'ai du mal à tenir la porte à une petite vieille. Malgré toutes ces différences et d'autres encore, nous nous entendons à merveille. Elle est mon rayon de soleil, celle qui m'apporte la lumière dans mes moments d'incertitude et panse mes blessures. Elle est également ma première lectrice et son œil de lynx m'a sauvé la mise plus d'une fois. L'année prochaine, nous fêterons nos trente ans à quelques mois d'intervalle et je compte bien lui faire la surprise d'une belle fiesta en son honneur.

Du reste, sa voix guillerette me sort de mes pensées.

— Je te rappelle que c'est la pampa ! commente Marion en souriant.

— Et ?

— Tu n'as même pas une paire de bottes en caoutchouc !

— Ah ! les préjugés ! Y a pas que de la boue à la campagne.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, mais tu as conscience que ce n'est pas goudronné partout ?

— Détrompe-toi. Je suis tout à fait équipée pour ce genre de situation.

Je me lève du canapé, direction ma chambre, et reviens triomphante avec une paire de bottes en caoutchouc au sensationnel imprimé zèbre et munies de talons d'une demi-douzaine de centimètres.

— Ça promet, ajoute Marion avant d'éclater de rire. N'oublie pas ton bloc-notes !

Mon carnet rouge ! Je ne peux pas partir sans lui. Où est-il ? Je le repère sur le comptoir de la cuisine, à sa place habituelle. Me voilà rassurée. Ce petit carnet aux pages écornées qui contient tous mes gribouillis d'écrivain m'a été offert par le P-DG de ma maison d'édition à l'occasion de la publication de mon premier roman. Il avait insisté sur le fait qu'il était impératif de noter tout ce qui me passait par la tête, surtout lorsque cela me paraissait saugrenu. Il lui avait suffi d'étudier la dégaine de la jeune recrue que j'étais pour comprendre que mon cerveau était un échangeur à idées extravagantes. Et il avait été bien inspiré : ce cadeau est devenu un outil indispensable, ma caverne aux portraits atypiques dans

laquelle je me sers allègrement pour créer les fiches de mes personnages.

Il est minuit passé lorsque mon amie enfourne les cartons dans son Kangoo. En tant que travailleuse sociale, Marion saura faire le bonheur de quelques associations avec mes surplus de consommatrice des temps modernes. Avant de m'abandonner à mon triste sort, aucune remarque ou conseil : elle me supplie juste de ne pas emporter mes bottes. Pour une fois je ne vais pas l'écouter, je les prendrai dans le minuscule coffre de ma Honda S2000.

Je pars dès demain, en début d'après-midi. Terrifiée à l'idée de quitter Paris, je suis néanmoins heureuse de pouvoir faire rouler ce magnifique coupé que j'ai hérité de ma mère il y a cinq ans. Mon application GPS m'annonce trois heures de route. Je devrais donc arriver avant le coucher de soleil. Et comme l'a dit Michaël R. Roskam¹ : « Quand vient la nuit, éteignez vos soucis et allumez vos rêves ! » Et des rêves, j'en ai quelques-uns, comme des soucis...

¹ Michaël R. Roskam est un réalisateur et scénariste belge né en 1972.

Pendant ce temps-là, dans le village de Maintenant...

Les chaises disposées en cercle sont toutes occupées. Une douzaine d'habitants sont venus à la réunion, et chacun a apporté quelque chose à manger. Les boissons ne manquent pas non plus. Pourtant, personne ne se sert. Les visages sont fermés et les regards se croisent dans un silence lourd de sous-entendus.

La bourgade s'apprête à livrer une nouvelle bataille contre « l'ennemie », comme certains l'appellent déjà. Une secousse qui va ébranler le village entier. L'enjeu est de taille. Chacun a un avis sur la question, mais les langues ne se délient pas.

Au bout de quelques minutes, un homme de petite taille, affublé de lunettes rondes, se lève et se place au centre de l'auditoire.

— Mes amis, nous sommes réunis ici ce soir, car l'heure est grave ! Le notaire parisien m'a appelé

ce matin. A priori, l'héritière n'a pas l'intention de nous vendre la maison.

— Tu n'as pas plus d'infos ?

— Je sais juste qu'elle débarque dès demain pour quelques jours. Elle a besoin de se faire une idée de l'endroit, reprend-il de sa voix rocailleuse.

— On ne veut pas d'étrangers ici ! réplique un colosse.

— Ce n'est pas une étrangère ! C'est la petite-fille de Liz !

— Ça ne compte pas ! Elle n'a jamais vraiment vécu ici, cette gamine ! lance le même individu.

— Quoi que tu en penses, c'est un enfant du village ! objecte une femme à la tonalité vibrante d'un accent du soleil.

Sans la regarder, le géant assis à côté d'elle réitère sa protestation.

— Dis pas n'importe quoi ! Elle ne peut pas emménager dans la maison !

— Je vous rappelle qu'on a des choses à mettre en place, répond le meneur du débat.

Ces quelques mots réveillent les autres participants et les propositions commencent à fuser.

— Faut se préparer à la dégager dès qu'elle arrive...

— On va s'équiper d'un brouilleur pour qu'elle ne capte rien, ça va la gonfler sévère, la Parisienne !

— On va couper l'électricité.

— On...

— C'est pas bientôt fini, vos conneries ? s'insurge une femme d'âge mûr.

Le ton autoritaire interloque les participants.

— On ne fera rien et on verra comment ça se passe, ajoute-t-elle.

— Il faut absolument qu'on récupère la maison, on ne peut pas laisser cette fille s'installer ici..., insiste l'homme à lunettes, relançant le débat.

— Et encore moins la laisser vendre cette baraque à n'importe qui ! Si elle trouve preneurs, on fera en sorte de les effrayer, eux aussi ! ajoute le colosse.

— Roger Ikor¹ a dit : « Fais bon accueil aux étrangers, car toi aussi, un jour, tu seras un étranger ! », tente d'argumenter de nouveau la vieille dame pour calmer les échanges. Alors si on lui laissait une chance, comme à Liz ?

— C'est qui Roger Ikor ? demande une petite voix fluette. Il n'est pas de chez nous, celui-là !

La sexagénaire lève les yeux au ciel. C'est pas gagné...

¹ Roger Ikor, écrivain français (1912-1986), lauréat du prix Goncourt en 1972.

— **D**émarre, allez, démarre !
Je m'acharne depuis quelques minutes à tourner la clé dans le contact de ma Honda coupé pour tenter de relancer le moteur, en vain. À croire que le dieu du bitume et la déesse des emmerdes ont décidé de concert de pourrir mon voyage. Je n'avais pas encore pris la route que ça commençait déjà : un abruti stationnait devant le box dans lequel je gare ma voiture. Une demi-heure de perdue avant que celui-ci ne daigne pointer le bout de son nez en prétextant une petite course. Après seulement quelques kilomètres, je me retrouve bloquée à cause d'une manifestation. L'accident sur l'autoroute A10 à hauteur de Chartres en rajoute une couche : un camion renversé sur la voie, qui m'a coincée deux heures de plus. Résultat : il est 18 heures passées, le soleil est déjà couché et ma bagnole a attendu que je sois en pleine campagne pour s'arrêter net. Pas moyen de la ramener à la vie. Au bord de la crise de nerfs, je descends de mon

carrosse et donne un coup de pied dans le pneu avant de hurler à pleins poumons. Ma prof de yoga aurait honte de moi. Je me répète son mantra : « Cherche la rivière de sérénité au fond de toi pour calmer ton esprit ! »

En théorie, ça marche, mais il suffit que je jette un coup d'œil à mon portable pour oublier tout principe de relaxation. Panique à bord, je n'ai aucun réseau. Cela signifie aucun moyen d'appeler le service d'assistance de mon assurance auto. Je dois réfléchir vite et bien. Les nuits sont trop froides pour que je patiente dans la voiture jusqu'à l'aube. Deux autres options : aller chercher du secours sur la route principale, ou tenter de rejoindre le village à pied. La dernière ne me semble pas très raisonnable, mais c'est celle que je choisis. Je préfère rallier « ma » maison pour dormir.

Je ne sais pas où je me situe exactement, mais si je me fie à mes calculs, le patelin doit se trouver tout au plus à deux ou trois kilomètres de ma position. Je fixe ma pochette d'ordinateur à la poignée de ma petite valise à roulettes et cale sur mon épaule la bretelle de mon sac à main. La torche de mon portable allumée, je suis prête à faire le trajet. Avec un peu de chance, je rencontrerai une âme charitable... et pas un psychopathe.

Déjà presque une heure que je crapahute sur cette route sinueuse avec une valise qui menace à tout instant de se jeter dans le fossé. Et bien sûr, avec ma veine, il se met à pleuvoir. En l'espace de quelques secondes, je suis trempée jusqu'aux os, comme après une douche tout habillée. Heureusement, j'arrive enfin à l'entrée du village.

J'essaie de me servir de mon téléphone comme GPS, mais, sans réseau, l'application est en grève. Alors je marche au hasard de la chaussée désertique en espérant trouver rapidement le 3, rue du Saint-Esprit. J'ai froid et mes pieds me font souffrir le martyre. J'hésite à frapper à une porte pour demander mon chemin, mais avec ma tête de panda maquillé à l'encre de Chine et mon allure de rat mouillé, je préfère continuer à chercher toute seule.

Le bruit des roulettes sur le goudron résonne dans la nuit tandis que j'avance en direction de l'église. Et là, le drame ! Les réverbères s'éteignent tous d'un coup. Je vérifie la batterie de mon portable. Plus que quinze pour cent de charge. Par chance, l'entrée d'une maison s'ouvre et une silhouette se dessine dans un halo de lumière. Je vais enfin sortir de ce cauchemar.

— Pardon, monsieur, je cherche la rue du Saint-Esprit ! Pourriez-vous me renseigner ?

— Juste derrière vous, me répond une voix féminine.

Je n'ai pas le temps de m'excuser pour la méprise qu'un violent claquement me fait sursauter.

Accueil : une étoile sur cinq !

La maison dont j'ai hérité n'est plus qu'à une dizaine de mètres de moi. J'ai les jambes flageolantes. Sûrement à cause de l'effort éprouvant de mon « quatre fois cinq cents mètres » avec option valise. Toutefois, mon estomac, qui se serre, me raconte une autre histoire. Je m'apprête à pénétrer dans l'habitation d'une grand-mère que je n'ai pas connue, et sans aller jusqu'à la crise de larmes, je suis plus émue que je ne l'aurais pensé. J'attrape

le trousseau que le notaire m'a remis à la lecture de l'acte, mais le mécanisme de la serrure résiste. À force de minutie et de patience, et après y avoir laissé deux ongles, je parviens à ouvrir la porte. J'y suis ! Je vais enfin pouvoir me doucher et dormir.

Je pousse ma valise à l'intérieur en essayant, au passage, de ne pas m'effondrer d'épuisement. La lumière de mon téléphone m'aide à trouver un interrupteur. Rien ne s'allume. Pas de réseau, pas d'électricité, ces deux imprévus se tirent la bourre dans une compétition de mauvais goût pour un résultat unique : faute de chauffage, il fait froid dans cette maison, je suis dans le noir complet, sans moyen de prévenir qui que ce soit. Soit ce n'était pas le bon moment pour faire ce voyage, soit je suis maudite.

J'avance, je suis sûre que la pièce dans laquelle je vais entrer me racontera une histoire différente de celle de l'ampoule grillée. Parce qu'il ne peut s'agir que de ça, une ampoule grillée ! Mais voilà... Toujours pas de lumière. Et je n'ai plus que douze pour cent de batterie. Elle se décharge trop rapidement. Une décision s'impose. Je ne vais pas fouiller l'habitation à la recherche du disjoncteur, mais d'un lit. Après avoir découvert au rez-de-chaussée une cuisine, un salon et une salle à manger, je monte à l'étage avec ma valise. J'y trouve une salle de bains et deux chambres empestant le renfermé. J'opte pour celle qui me semble contenir le moins d'acariens, champignons et autres réjouissances.

J'ai encore perdu trois pour cent de batterie. Une serviette et un pyjama sous le bras, je me précipite dans la salle de bains. Sans détailler quoi que ce soit, j'enfile mon habit de lumière et me désaltère à